

LE THÉÂTRE POUR TOUS

JOURNAL ILLUSTRÉ

— PIÈCES MODERNES ET ANCIENNES, ANECDOTES ET CURIOSITÉS THÉÂTRALES —

PARAISANT TOUS LES JEUDIS.

ADMINISTRATION :
RUE DROUOT, N° 13,
PARIS.



SOMMAIRE :

BUT DU JOURNAL. — LE BAL BOURGEOIS, opéra-comique, par FAVART. — HISTOIRE D'UN OURS, par PAUL RIBEY. — ÉCHOS. — FOYERS ET COULISSES. — ANNONCES.

ABONNEMENTS :

Paris..... 6 fr.
Départements..... 7 »
PAR AN.

.... CASTIGAT RIDENDO MORES.



BUT DU JOURNAL.

VULGARISER LE THÉÂTRE EN FRANCE !.....

En créant un *Nouveau Journal*, nous ne venons point entrer en concurrence avec tous ceux que la faveur du public a sanctionnés. — Nos intentions sont plus élevées, plus utiles surtout.

Par *Vulgariser*, nous entendons donner aux œuvres de l'art dramatique une extension universelle.

Or, il est un fait incontesté : l'intérêt du public pour le Théâtre n'est pas concentré plutôt dans tel ou tel monde, — il est général. Au salon, comme au bureau, et à l'atelier,

ORGON. Allez-vous-en au diable, je vous mets au pis, et tel que je suis, je vauz bien tous vos freluquets de petits-maitres.

DORIMÈNE *fait quelques pas pour s'en aller, et revient.* Adieu, Monsieur Orgon. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

ORGON, *seul.*

Adieu, adieu. Parbleu! on sait ce qu'on vaut.

ARIETTE.

Malgré mon âge,
J'ai du feu, j'ai du courage;
Encore aimable,
Je sais me rendre agréable;
Et j'intéresse
Une maîtresse
Par mon ardeur,
Oui, par mon ardeur,
J'ai, si l'on veut, quelques traits de vieillesse;
Mais la jeunesse
Est dans mon cœur;
Mais la jeunesse
Est dans mon cœur,
Oui, dans mon cœur;
La jeunesse
Est dans mon cœur.

Cependant ce que vient de me dire madame Dorimène commence à m'alarmer; je serais d'avis de supprimer le bal... Mais tout le monde est prié, et je ne puis décevoir... Allons, allons, quitte à veiller de plus près sur Julie. Bien fin qui me trompera; nous verrons si ce petit M. Clitandre, quel qu'il puisse être, réussira dans ses amours.

SCÈNE III.

ORGON, CRISPIN *en maître à danser.*

CRISPIN, *à part.* Le voici, ce vieux tuteur, qui veut supplanter mon maître. Jouons bien notre rôle.

AIR : *Viens dans ma cellule.*

La, la, la, je chasse,
Je fais volte-face;
Par un contre-temps,
En même temps
Je me trouve en place.
Je recommence,
Je glisse et balance,
Je figure ainsi,
Je fais un rigaudon ici.
Un entrechat là, la, la, la, la,
Bon, m'y voilà, la, la, la, la,
Lestement j'avance.
Un pas de fleuret,
Un coupé fait
Avec aisance.
Tata, tita, tour,
Un demi-tour,
Un ballonné
Bien enchaîné,
Toujours en cadence;
Paf, le moulinet,
Partez, cadet,
Le moulinet,
Et, et, et, et,
Le moulinet.

(Il heurte Orgon.)

Ah! Monsieur, excusez un transport de l'art.

ORGON. Que demandez-vous? Qui êtes-vous?

CRISPIN. Je suis maître à danser; je m'appelle Saute-en-l'air; je viens, chemin faisant, d'inventer une contredanse brillante, qui pourra servir au bal que vous donnez ce soir.

ORGON. Bien obligé, Monsieur, bien obligé; vous pouvez vous en retourner.

CRISPIN. Point de courroux, de grâce; je viens de la part de M. de La Gargouillade, danseur de l'Opéra, continuer les leçons à Mlle Julie.

ORGON. Qu'il vienne lui-même.

CRISPIN. Ah! Monsieur, le pauvre homme n'est pas en état d'exercer ses fonctions cabriolantes.

ORGON. Que lui est-il arrivé?
CRISPIN. Vous savez, Monsieur, vous savez que la danse est la rocambole de l'Opéra.

Souvent sur la scène lyrique
Par l'ennui l'on est étouffé;
Et pour réchauffer la musique,
Mon maître s'étant échauffé,
Un maudit rhume,
Qui se rallume,
En fluxion s'est arrêté
Sur sa poitrine,
Par la doctrine
Des membres de la faculté.

ORGON. Eh! de quoi diable un danseur s'avise-t-il d'avoir un rhume? cela ne convient qu'à des chanteurs.

CRISPIN. Ce n'est pas tout. M. de La Gargouillade, en étudiant une cabriole à l'italienne, qu'il voulait placer dans une musette, s'est donné un tour de reins terrible!...

ORGON. Nous attendrons sa guérison.

CRISPIN. Gardez-vous-en bien.

AIR : *Jouez violons.*

La danse veut de l'habitude.

ORGON.

Bon! à quoi sert la folle étude
De se mouvoir au gré d'un air,
Souvent, avec cet exercice,
Il arrive que le pied glisse.
Jeunes danseuses du bel air,
Dont la jambe est toujours en l'air,
Dont le jarret paraît si libre,
Quand votre corps perd l'équilibre,
L'honneur, qui fait un contre-temps,
Zeste, trébuché en même temps.

CRISPIN. Monsieur, vous faites injure à mon art; permettez-moi de vous dire que vous êtes un ingrat.

ORGON. Comment, un ingrat!

CRISPIN. Oui, Monsieur, un ingrat; quand vous voyez Mlle Julie avec un port de reine, les épaules effacées, la tête haute; une poitrine qui s'arrondit avec grâce, un petit bout de pied qui se présente en dehors joliment, une jambe élastique, une aisance; enfin tout cela ne vous fait-il pas un certain plaisir qui...

ORGON. Oui, oui, oui...

CRISPIN. Eh bien! Monsieur, à qui le devez-vous? A la danse, à la danse.

ORGON. J'en conviens.

CRISPIN. Il y a des gens qui, voulant s'ériger en philosophes, prétendent qu'il serait plus à propos de former le cœur de la jeunesse; mais qu'est-ce que le cœur? à quoi sert le cœur? On ne voit pas le cœur. Parlez-moi des agréments de la figure! cela frappe les yeux, cela est palpable; et c'est pourquoi nombre de pères et de mères de famille nous préfèrent, pour l'éducation de leurs enfants, à ces pédants qui n'enseignent que la morale; cela ne conduit à rien.

ORGON. Vous avez raison, la mode en est passée; mais...

CRISPIN. Eh! vive la danse, vive la danse! Je suis persuadé que Mlle Julie pense de même; mais, n'est-ce pas elle que je vois?

SCÈNE IV.

ORGON, CRISPIN, JULIE.

ORGON. Oui, Monsieur.

CRISPIN, Mademoiselle, permettez que j'aie l'honneur de vous donner une leçon, en qualité de substitut de M. de La Gargouillade.

JULIE. Volontiers, si Monsieur le permet.

ORGON. Vous êtes fort votre maîtresse, Mademoiselle.

CRISPIN. Allons, Mademoiselle, commençons par le menuet.

JULIE, *à part.* Que vois-je? C'est Crispin, le valet de Clitandre!

CRISPIN, *à voix basse.* Oui, oui, c'est moi-même. *(Haut.)* Permettez, Mademoiselle...

ORGON. Doucement; il n'est pas nécessaire que vous l'approchiez de si près.

CRISPIN. Pardonnez-moi, Monsieur.

ORGON *à Crispin.* Eh! non, non, vous dis-je. *(A part.)* Cet homme m'est suspect. Observons-le.

CRISPIN, à Orgon. Comme il vous plaira. (A part.) Peste soit de l'homme ! Allons, Mademoiselle, placez-vous à la troisième position.

Ta, la la la lire, la la la la ;
C'est tout au mieux ;
Ta la la la lire, levez les yeux.
Le pas de Marcel, ta la la la la la la la ;
Effacez-vous, là, ta la la la.

(Bas.) Je viens pour vous rendre...
(Haut.) Ta la la la, formez vos pas.
(Bas.) Certain billet tendre...
(Haut.) Tournez les bras.
(Bas.) Il est de Clitandre,
(Haut.) Ta la la la la la la,
(Bas.) Songez à le prendre...
(Haut.) La main là.

(Il présente le billet.)

ORGON. Halte-là ! Qu'avez-vous dans la main ?

CRISPIN, ayant escamoté le billet. Rien, Monsieur; que voulez-vous dire ?

JULIE à Orgon. Que craignez-vous ?

ORGON. Je crains ce que je crains ; mais qu'il achève sa leçon avec moi, et pour cause.

CRISPIN. Avec vous ?

JULIE à Orgon. Je ne vous conçois point.

ORGON. Oui, avec moi ; Julie apprendra aussi bien en me regardant.

JULIE, à part. Quel caprice !

CRISPIN. Il faut vous satisfaire. (A part.) Au diable l'extravagant ! (A Orgon.) Allons, Mademoiselle...

Marchez à moi, présentez-vous ;
Ne pliez pas tant les genoux :
Que votre gorge avance.
Eh ! tu, tu, tu, le corps est tortu :
Eh ! ton, ton, ton, redressez-vous donc,
Levez le menton ;
Un air gracieux,
Faites les doux yeux ;
Portez bien le cou.
Peste du vieux fou !
Allons, la révérence.

(Orgon fait la révérence ridiculement.)

ORGON. Julie, regardez bien, et profitez.

JULIE, à part. Je ne puis m'empêcher de rire.

CRISPIN à Orgon. Fi donc ! Mademoiselle ; vous saluez des genoux comme une bourgeoise. Une femme de condition salue de la hanche, de même qu'un petit maître salue de l'épaule ; un jeune conseiller de la chevelure ; un financier de la main et du ventre ; un abbé de la tête et des yeux : c'est le salut qui nous distingue, Mademoiselle, c'est le salut qui nous distingue. (Orgon salue de la hanche.)

CRISPIN. Fort bien.

JULIE. Tout au mieux.

CRISPIN. Faisons maintenant quelques pas. Avancez le pied, offrez la poitrine ; que les bras tombent nonchalamment. (Orgon exécute le tout ridiculement.) Eh ! ce n'est pas cela : tenez, imitez-moi ; je baisse mes bras comme cela, je les relève ainsi.

(Il donne un coup à Orgon.)

ORGON. Ahi !

CRISPIN. Monsieur !

ORGON. Il n'y a pas de mal : continuez.

CRISPIN. Allons, la gargouillade, la pirouette, le saut de pendu du même temps. Allons, Mademoiselle, allons donc.

ORGON. Comment.

CRISPIN. Donnez les mains.

ORGON. Julie, prêtez attention.

CRISPIN. Allons, sautez. (Il fait tomber Orgon, passe par-dessus lui, donne un papier à Julie, en lui disant bas : Prenez, c'est de la part de Clitandre ; et s'enfuit.)

SCÈNE V.

ORGON, JULIE.

JULIE, regardant le papier. L'étourdi s'est trompé,

ORGON, se relevant. Ah ! je suis estropié ; le bourreau ! où est-il ? Il fait bien de... (A Julie.) Qu'avez-vous là ? (Il prend le papier à Julie.) Ah ! ah ! monsieur le maître à danser, monsieur de La Gargouillade, une lettre ! (Il lit.) « Mémoire des avances que moi,

» Crispin, ai faites pour mon ancien maître, M. de Courtenville, » pour cent bouteilles de vin de Champagne, pour douze paires de » bas de soie couleur de rose à coins verts... » Quelles sottises ! Ah çà, Julie, je ne veux plus que vous ayez de maître à danser ; parmi ces messieurs-là, il y en a qui se mêlent de plus d'un métier.

AIR : Routes du monde.

Un maître à danser bien souvent,
Sous le prétexte décevant
De montrer à son écolière
A se tenir, à bien marcher,
Lui montre en secret la manière
Et le moyen de trébucher.

JULIE. Vous me faites injure.

ORGON. Outre cela, je retranche les bals que j'ai coutume de vous donner, et voici le dernier. C'est dans ces assemblées tumultueuses que la jeunesse est le plus exposée.

Tout de fil en aiguille
Un amant va son train.
Pour charmer une fille,
D'abord l'oeillade brille ;
D'une façon gentille
On lui presse la main,
On la flatte, on babille,
De chansons, de vètille,
Et son cœur qui pétille
Sent des désirs secrets :
Des désirs on passe aux effets
Tout de fil en aiguille.

SCÈNE VI.

ORGON, JULIE, CRISPIN, avec un méchant habit rouge, un violon pendu à la boutonnière, un emplâtre sur l'œil, et boitant.

CRISPIN.

Monsieur, je suis de tout mon cœur,
Votre humble serviteur,
Monsieur, mademoiselle, j'ai l'honneur
D'être votre serviteur ;
Je viens ici, ne vous déplaie,
Pour faire briller mon talent.
Je suis un nouveau Pergolèze,
Je passe pour homme excellent,
Je passe pour homme excellent.
Aucun virtuose
Si bien ne compose :
J'apporte ici, pour vos concerts,
Des airs qui doivent charmer l'univers,
Des airs qui doivent charmer l'univers.

ORGON. Monsieur, je ne reçois dans mes concerts que des gens de ma connaissance.

CRISPIN. J'arrive pourtant de cent lieues tout exprès. Instruit par la renommée de votre goût pour les belles choses, j'ai pensé que vous feriez un accueil favorable aux talents que je possède. Je suis compositeur, poète, symphoniste, chanteur ; ma musique est divine, ma poésie délicieuse, mon violon vaut tout un orchestre, et personne ne possède comme moi le goût du chant, que j'enseigne aussi supérieurement.

JULIE, à part. Je crois que c'est encore Crispin ; l'étrange déguisement !

ORGON. Monsieur, à votre modestie, je vous reconnais pour un virtuose. (A part.) Le singulier personnage !

CRISPIN. Vous riez de ma figure ; mais *fructus belli*, monsieur, *fructus belli*.

JULIE. Monsieur a été dans le service ?

CRISPIN. Oui, madame, j'ai été trois ans au service de l'Opéra de Pékin en qualité de capitaine des violons.

ORGON. L'Opéra de Pékin !

CRISPIN. Le goût de la musique est universel, il s'étend à présent jusque chez les Hurons et les Chiroquois ; vous ne sauriez croire, par exemple, combien nous avons d'opéras sauvages.

JULIE. Vous m'étonnez !

CRISPIN. Je conduisais l'Opéra de Pékin, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et c'est là que j'ai reçu les blessures glorieuses qui m'ont mis dans l'état où vous me voyez, par un accident que je vais vous raconter.

ORGON. Je suis curieux de l'apprendre.

CRISPIN. Je faisais exécuter un opéra de ma composition ; je

commence l'ouverture d'une façon brillante, tourelon, relon, ton, ton, routon; tout allait bien jusqu'à l'allégo; mais j'avais affaire à des chiens de symphonistes qui avaient des bras de coton; je frappe fortement pour les exciter; zingredi, zingredi, zingredin; paf! je m'embroche le pied dans un clou.

(Il imite ridiculement l'action d'un symphoniste.)

JULIE. Ah! ciel!

CRISPIN. Cela ne me déroute point, et, plus animé qu'auparavant, zingredi, zingredi, zingredin; paf! je me crève l'œil d'un coup d'archet.

JULIE. Ah!

CRISPIN. Cela ne m'arrête point.

Je vais toujours mon train, zigue, zin,
Je vais toujours mon train :
En poursuivant d'une main sûre,
Toujours fidèle à la mesure,
Mon violon soutient le ton,
Zigue, zin, zigue, zon; zigue, zin, zigué, zon.
Bravement je pousse, tire, lire, lire,
Tout le monde m'admire, lire, lire.
J'enlève le brouha,
Ah! tire li, lire lon, tire li, lire la.
Le public, voyant cela,
Fait cli, cla, cla, cla, cla, cla, cla.

ORGON. Voilà un courage héroïque!

CRISPIN. Si mes talents peuvent vous être agréables, monsieur et madame...

ORGON. Mais monsieur, si l'on en doit juger par l'échantillon de votre voix...

CRISPIN. Je vous entends, monsieur, c'est encore un des accidents de ce jour-là; j'ai oublié de vous dire que j'avais ma colophane entre les dents, pour être plus à portée d'entretenir le mordant de mon archet, zingredin, zingredin, zin, zin; vous comprenez bien?

ORGON. Oui, oui.

CRISPIN. Sans songer à cela, je voulais animer mes symphonistes de la voix, et en prenant mon haleine, glouc, j'avale ma colophane; c'est ce qui m'a rendu le gosier un peu raboteux.

ORGON. Et vous ne montrez plus le goût du chant?

CRISPIN. Pardonnez-moi, monsieur; je me suis pourvu d'une autre voix: je l'ai laissée à la porte, et j'attendais vos ordres pour la faire entrer.

ORGON. Comment! que voulez-vous dire?

CRISPIN. On a un prévôt pour la danse, j'en ai un pour le chant; cela est tout naturel.

ORGON. Oh! oui, je vous entends. (A part.) Ce borgne est encore un émissaire de Clitandre, et nous allons peut-être voir ce Clitandre lui-même. (Haut.) Faites entrer votre voix. (A part.) Je suis bien aise d'approfondir cela.

JULIE. Ah! que je vous suis obligée! il y a longtemps que je n'ai plus de maître de musique, et je crains d'oublier.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE.

CLITANDRE. Monsieur et madame...

ORGON. Sans compliment, passez de ce côté, et vous aussi, monsieur le virtuose. (A part.) Qu'ils ont l'air interdit! (Haut.) Allons, courage, monsieur le prévôt, chantez un petit air.

CLITANDRE.

A mes regards, jeune beauté,
Que vous offrez de charmes!
Sans regretter sa liberté,
Un cœur vous rend les armes.
Heureux qui peut, à tout moment,
Vous parler de sa flamme;
Mais plus heureux encor l'amant
Qui règne sur votre âme.
S'il ne se flattait d'obtenir
Le prix de sa constance,
Comment pourrait-il soutenir
Un seul moment d'absence?
Il languirait dans les désirs;
Mais l'espoir l'encourage:
Et ses tourments sont des plaisirs,
S'il sait qu'on les partage.

CRISPIN, à Orgon. Eh bien! monsieur, comment trouvez-vous ma voix?

ORGON. Très-jolie, très-jolie. (A part.) Oui, oui, je ne me trompe pas.

CRISPIN. Nous allons, pour essayer les talents de mademoiselle, exécuter un petit duo.

ORGON. Oui-dà, je le veux bien. (A part.) J'aurai le temps de les examiner.

CRISPIN. Mademoiselle, voilà votre partie.

ORGON. Doucement, que je la voie: quel autre papier tenez-vous là?

CRISPIN. Je vous destine la deuxième partie chantante.

ORGON. Voyons, fort bien: que votre prévôt l'exécute; tenez, Julie.

CRISPIN. Il est bon de vous dire que c'est un duo de tendresse, et comme il est naturel que vous et mademoiselle ressentiez l'un pour l'autre des sentiments dont l'accord singulier...

ORGON. Abrégeons, abrégeons.

CRISPIN. Cela posé, vous aurez la bonté de prendre pour vous tout ce que mademoiselle va chanter, et de vous imaginer que mon prévôt lui répondra au lieu de vous: vous comprenez bien; imaginez-vous cela.

ORGON. Oui, oui.

CRISPIN. Et pendant que mon prévôt chantera, vous ferez les gestes.

ORGON. Fort bien.

DUO.

CLITANDRE.

Si l'amant le plus sincère
Sait vous plaire,
Daignez faire son bonheur.

JULIE.

Si son cœur tendre et sincère
Persévère, (bis.)
Je veux faire son bonheur.

CLITANDRE.

Sa tendresse
Vous en presse,
Rendez-vous à son ardeur.

JULIE.

Sa tendresse
M'intéresse,
Et je cède à son ardeur.

CLITANDRE.

Quel bien suprême!
Oui, je vous aime,
Oui.

JULIE.

Oui,

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Oui.

JULIE.

Mais de même,
Dites: J'aime,
J'aime, j'aime.

CLITANDRE.

Ah! de même,
Oui, de même,
J'aime, j'aime.

JULIE.

Je m'engage.

CLITANDRE.

Je m'engage.

JULIE.

Sans partage,
Sans détours.

CLITANDRE.

Sans partage,
Sans détours.

JULIE.

Je m'engage
Pour toujours.

CLITANDRE.

Je m'engage
Pour toujours.

JULIE.

Sans partage,
Sans détours.

CLITANDRE.

Sans partage,
Sans détours.

JULIE.

Je m'engage
Pour toujours.

CLITANDRE.

Je m'engage
Pour toujours.

ENSEMBLE.

Vous m'aimez, j'en ai l'assurance :
L'espérance soutient mon cœur.
Soyons toujours d'intelligence,
L'espérance soutient mon cœur. (lis.)
Vôtre constance
Fait mon bonheur,
Oui, oui, fait mon bonheur.

CRISPIN. Ah! monsieur Orgon, que vous êtes heureux d'être aimé si tendrement!

ORGON. Je sais à présent à quoi m'en tenir : monsieur le prévôt, faites-moi la grâce de vous retirer ; on vous avertira lorsqu'on aura besoin de vous.

(Clitandre se retire en faisant une révérence; Orgon se retourne pour voir s'il sort; Crispin s'approche de Julie pour donner la lettre, et la serre, voyant qu'Orgon le regarde.)

SCÈNE VIII.

ORGON, JULIE, CRISPIN.

ORGON. Et vous, monsieur le musicien, faites-moi le plaisir de...

CRISPIN. Comment trouvez-vous mon air?

ORGON. A merveille; mais...

CRISPIN. Ah! monsieur Orgon, vous prouvez bien l'excellence de votre goût; que je vous embrasse!

(Il l'embrasse et tend la lettre à Julie par-dessus les épaules d'Orgon, qui se retourne brusquement et la saisit.)

ORGON. Qu'est-ce que c'est que ça?

CRISPIN. Chut! chut!

ORGON. Comment! chut!

CRISPIN. Oui, motus,

ORGON. Eloignez-vous, Julie.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ORGON, CRISPIN.

ORGON. Monsieur...

CRISPIN. Monsieur...

ORGON. Je voudrais bien savoir?...

CRISPIN. Ce que c'est que cette lettre; n'est-ce pas? je vais vous le dire : c'est une lettre amoureuse,

ORGON. Je m'en doute bien. De quelle part?

CRISPIN. De la part de quelqu'un qui se connaît en mérite.

ORGON. Et elle s'adresse...

CRISPIN. Oui, monsieur.

ORGON. A qui?

CRISPIN. A qui? diable!

ORGON. A qui?

CRISPIN. A une personne capable d'inspirer l'attachement le plus tendre.

ORGON. A qui, encore une fois?

CRISPIN. A qui? à vous même.

ORGON. Ah! ah! voilà qui est singulier! Lisons.

CRISPIN, faisant quelques pas pour sortir. Oui, lisez.

ORGON. Un moment, monsieur le virtuose.

CRISPIN. Je ne m'en vais pas, monsieur; je n'ai garde, je me promène.

ORGON. Vous vous promènerez tantôt, restez là. (Il lit.) « Je vous envoie quelqu'un de sûr pour vous informer de mes projets. »

CRISPIN. Oui, monsieur.

ORGON, continue. « Ils vous paraîtront peut-être étranges; mais dans la situation où nous sommes, il faut passer sur bien des choses. »

CRISPIN. Oui, monsieur, sur bien des choses.

ORGON, continuant. « Mes vues sont légitimes, tout vous autorise : déterminez-vous, et me faites réponse, le temps presse. »

CRISPIN. Oui, monsieur, très-fort.

ORGON. Et vous prétendez...

CRISPIN. Oui, monsieur; connaissez-vous la marquise de Flancsec?

ORGON. Sans doute.

CRISPIN. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

ORGON. Vingt cinq ou trente ans.

CRISPIN. La reconnaissez-vous bien?

ORGON. Ma foi, je ne sais pas; mais, qu'est-ce que cela a de commun..

CRISPIN. C'est elle qui vous écrit.

ORGON. Madame la marquise de Flancsec?

CRISPIN. Oui, monsieur.

AIR : Comme un passager sur l'onde.

Vous l'enflamez comme mèche,
Et son cœur qu'amour dessèche,
Vous désire tous les jours;
De même qu'un terrain aride,
Brûlé sous la zone torride,
De la pluie attend le secours.

Elle n'a point cessé de s'occuper de votre aimable personne, elle ne peut plus vivre sans vous; dans la situation où vous êtes (remarquez-bien les termes de la lettre), dans la situation où vous êtes l'un et l'autre, c'est-à-dire à votre âge, on prend peu garde à qui doit faire les avances : ses vues sont légitimes (encore la lettre). Elle veut vous épouser, et vous donne par contrat deux cent mille francs.

ORGON. Ceci change la thèse! Elle vous a envoyé exprès de cent lieues?

CRISPIN. Elle est à Paris, monsieur; elle vous a vu l'autre jour par hasard, elle a remarqué dans votre personne un certain accord harmonique, elle vous trouve une certaine figure chromatique, un regard majeur, qui tout à coup passant dans le bémol.. Enfin vous êtes à l'unisson de son cœur.

ORGON. Voudriez-vous bien m'en faire le portrait?

CRISPIN. Oui, monsieur; c'est une blonde...

ORGON. Point du tout, c'est une brune.

CRISPIN. Elle s'est corrigée de cela, elle a maintenant les cheveux d'un blond de quatre-vingts ans le plus agréable du monde : c'est une femme charmante qui fesse son vin de Champagne, qui aime la danse, le plaisir! se porte à merveille, à cela près de quelques petites dissonances de tempérament, de quelques petites fièvres tierces ou quarts, de quelques fausses quintes de toux. Ah! vous en serez charmé : voici un petit brillant de cinq cents pistoles (A part.) qui ne vaut pas cent sous... qu'elle m'a chargé de vous offrir de sa part.

ORGON. Ceci mérite attention.

CRISPIN.

AIR : Tâchez-en, tourlourirette.

La dose de son âge est forte,
Mais celle de son bien l'emporte.
Mettez l'un et l'autre à profit,
Formez le nœud qu'elle souhaite;
Croyez-moi, faites-en emplette,
Si le cœur vous en dit.

ORGON. Cette dame me fait honneur et plaisir; dites-moi sa demeure

CRISPIN. Elle viendra, monsieur, et je vais la chercher.

ORGON. Eh! dites-moi, je vous prie : ce jeune homme qui est venu avec vous, quel est-il?

CRISPIN. C'est mon prévôt, comme je vous ai dit; je l'ai introduit afin que mademoiselle votre pupille ne soupçonne pas que...

ORGON. J'entends, j'entends, il faut de la prudence. Allez donc.

CRISPIN. J'y cours.

SCÈNE X.

ORGON, seul.

S'il dit vrai, c'est pour moi un avantage considérable, et je l'épouserai... Cependant,

AIR : O gué, lon la.

Ma pupille gentille
M'échappera :
Non, au couvent la grille
M'en répondra ;
Dès que la vieille partira,
Elle en sortira
Et m'épousera,
O gué, lon, la, lan, lère,
O gué, lon, la.

Cette marquise aime la gaieté, je la divertirai tant, qu'une indigestion de plaisir l'enlèvera un beau matin : il faut que j'aie donné quelques ordres pour sa réception. Julie, venez ça.

SCÈNE XI.

ORGON, JULIE.

ORGON. Il va venir ici une dame d'un certain âge, je vous prie de lui faire accueil ; ne lui parlez de rien, notre mariage sera retardé de quelques jours.

JULIE. Comment ! monsieur.

ORGON. Ne t'inquiète pas, ma poule, tu n'attendras pas longtemps.

SCÈNE XII.

JULIE, seule.

AIR : Dans ce verger,

Ah ! quel tourment,
En aimant,
D'être réduit à feindre !
Doit-on toujours souffrir,
Languir,
Sans oser se plaindre ?
D'un cœur surpris,
Trop épris,
Si les feux sont à craindre,
Trop austère vertu,
Enseignes-tu
A les éteindre ?
L'amour offre à mon cœur
Un bien flatteur,
Et l'honneur,
Dieux ! quel martyre !
Et l'honneur
Veut me l'interdire !
Quel tourment,
En aimant,
D'être réduit à feindre !
Doit-on toujours souffrir,
Toujours languir,

Et se contraindre ?
Ce feu que l'amour allume,
Feu du désir,
Rien, rien ne peut l'affaiblir.
Plus on veut le couvrir,
Plus il consume.
Un jeune amant,
Vif et charmant,
Plait aisément.
Commande-t-on au sein en feu ?
Ah ! quel tourment,
En aimant,
D'être réduit à feindre !
Doit-on toujours souffrir,
Languir,
Sans oser se plaindre ?
D'un cœur surpris,
Trop épris,
Si les feux sont à craindre,
Hélas ! triste vertu,
A quoi donc nous sers-tu ?
Enseigne à les éteindre.

Voici mon tuteur, cachons lui mon inquiétude. (Elle sort.)

SCÈNE XIII.

ORGON, CRISPIN, en vieille.

CRISPIN. J'ai resté fille jusqu'à présent pour l'amour de vous.

AIR : Grisélidis.

Avec persévérance
J'ai toujours combattu ;
Le tout pour la défense
D'une fière vertu :
Aussi je dis,
Qu'il faut la patience
Qu'avait au temps jadis
Grisélidis.

ORGON, à part. La vieille folle !

CRISPIN. Je vous choisis, parce que vous n'êtes point de ces fous qui préfèrent les agréments passagers de la jeunesse aux traits formés d'une beauté sexagénaire.

ORGON. Vous avez raison, la jeunesse est sujette à trop d'écarts, et l'honneur d'un mari...

CRISPIN. Le vôtre ne court aucun risque avec moi.

ORGON. J'en suis persuadé.

CRISPIN.

AIR : Vieillards de Thésée.

Aux galants j'ai toujours fait la nique :
Oui, je suis unique
Sur un tel point.
Pour eux toujours altière,
Je suis femme entière,
Comme l'on n'en trouve point.
Fillette gentille,

Qui rit et babille,
M'amuse bien plus
Que toute la guenille
De leur Phébas.

Laissons cela, venons à nos affaires. Je descends en ligne diagonale des plus nobles maisons : ma famille vous est connue ; je vous ai déclaré mon bien, je vous le donne en vous épousant, et pour vous prouver ma franchise, je vais vous faire un dédit de dix mille écus. Voilà du papier fort à propos.

ORGON, pendant qu'elle écrit. On ne peut rien de plus gracieux !

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

Ma foi, ma foi, laissons-la faire :
Après tout, je ne risque rien,
Je ne fais pas mauvaise affaire,
Elle me donne tout son bien ;
Qu'importe que chacun me fronde ?
De cet objet je suis tenté.
L'argent l'emporte dans le monde,
Sur l'esprit et sur la beauté.

CRISPIN. Voilà qui est fait ; tout ce que je vous recommande, c'est le secret ; car j'ai un neveu capitaine de hussards, qui est d'une brutalité sans bornes : il compte sur ma succession, et il n'épargnerait rien pour rompre ce mariage qui l'en frustrera.

ORGON. Fiez-vous à ma discrétion.

CRISPIN, pleurant. Croiriez-vous que le coquin travaille à me faire interdire ?

ORGON. Quelle injustice !

CRISPIN.

AIR : Mon petit chou.

Hâtons-nous, mon cher amant,
De former ce nœud charmant.

ORGON.

Ah ! quel ravissement !
Quand viendra ce moment ?

CRISPIN.

Ma poule, ma mie,
Mon p'tit chou.

ENSEMBLE.

J'en meurs et d'amour et d'envie,
Voyez-vous !
J'en meurs et d'amour et d'envie.

CRISPIN. Ne songeons donc plus qu'à nous réjouir ; je suis née dans le plaisir ; j'ai vécu dans le plaisir et je mourrai dans le plaisir.

ORGON. C'est bien dit ; allez, laissez-moi faire, je ferai si bien que le temps ne vous durera pas.

CRISPIN. Ah ! que je vais donc bien me divertir lorsque (Il tousse.) nous serons ensemble !

ORGON. Vous toussiez fort.

CRISPIN. Ce n'est rien ; le mariage emportera cela.

ORGON. J'y compte bien : qu'est-ce qui nous vient encore ici ?

SCÈNE XIV.

ORGON, CRISPIN, en vieille, CLITANDRE, en fripier, avec une longue et large redingote.

CLITANDRE. Monsieur, ce sont les dominos que vous avez demandés à M. Zorobabel, votre marchand fripier ordinaire.

ORGON. Ah ! je sais : vous êtes donc un nouveau garçon ? je ne vous ai pas encore vu chez lui.

CLITANDRE. Non, monsieur, je ne suis pas son garçon ; mais je suis son associé : il a le district de la boutique, et moi j'ai le district du magasin ; je fais les habits, et quand je prends la taille, j'habille si juste, si juste, qu'il n'y a rien de si juste.

ORGON. Oui, témoin mon dernier habit, que je n'ai jamais pu boutonner.

CLITANDRE. Je n'épargne pourtant pas l'étoffe.

ORGON. Non, pour vous, il paraît ; voyons vos dominos ?

CRISPIN, à Orgon. Pourquoi faire ces dominos ?

ORGON. Je donne ce soir bal pour divertir ma pupille, que je remets demain au couvent.

CRISPIN. Vous donnez bal, monsieur ? Ah ! quel plaisir ! le bal est ma folie.

AIR : *Du Triomphe du temps.*

Lorsque ma toux me met en peine,
Je la mène tambour battant,
Tan, tan, tan.
Ma voix s'éteint, mais je reprends haleine,
Tan, tan, tan, tan, tan,
Tout en sautant. (Bis.)

CLITANDRE, à Orgon. Monsieur, voilà un domino couleur de rose et argent.

ORGON. Comment ! comment ! je vous ai dit que je ne voulais rien d'apparent.

CLITANDRE. En voici un autre qui est feuille-morte.

ORGON. Bon ; je prends celui-ci.

CRISPIN. Et moi l'autre ; il est à propos que je me déguise pour n'être point reconnue, si le hasard amenait mon neveu.

ORGON. Vous ferez fort bien. (Il appelle.) Julie, Julie.

CLITANDRE, bas à Crispin. As-tu réussi auprès de Julie.

CRISPIN. Donnez-vous patience : vous allez la voir ; ne faites semblant de rien.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

ORGON, à Julie. Je vous permets pour la dernière fois le plaisir de la danse, à condition que vous ne vous ferez pas connaître, que vous serez toujours à côté de moi, et que vous ne proférerez pas une seule parole, telle chose qu'on vous dise.

JULIE. Vous serez satisfait.

ORGON, lui montrant le domino qui est sur une chaise. Voilà le domino que vous mettrez ; le capuchon y est-il ?

CLITANDRE. Oui, monsieur, très-grand et très-ample.

ORGON. C'est comme je l'ai demandé.

CRISPIN, à Clitandre. Aidez à présent à mademoiselle. (A Orgon.) Me trouvez-vous bien ?

ORGON. Très-bien.

CRISPIN

AIR : *Déroutillons.*

A bien danser tenons-nous prêts ;
Déroutillons, déroutillons, je vous prie,
Déroutillons, déroutillons nos jarrets.

(Il fait danser Orgon sur la ritournelle qui suit.)

AIR : *L'asthmatique de Rameau*

Je me sens ...
Hors d'haleine...
Quelle peine !...
Quelle gêne !...
Je me sens...
Hors d'haleine...
Quelle peine !
Je me rends.

ORGON.

Revenez, ma charmante.

CRISPIN.

Soutenez votre amante.

ORGON.

Que se disent-ils tous bas ?

CRISPIN.

Ah ! ne m'abandonnez pas.

JULIE, bas à Clitandre.

Ma tante approuve votre ardeur ;
Je dois me rendre.

CLITANDRE.

Ah ! quel bonheur !

ORGON.

Respirez cette liqueur.

CRISPIN.

Je vous rends grâce.

CRISPIN et ORGON.

Mon petit cœur.

CRISPIN.

Cela se passe, passe, passe ;
Je vous rends grâce,
Mon petit cœur.

Allons, allons, ce n'est rien ; et me voilà prête à danser de plus belle.

ORGON. Je vous aime de cette humeur. Monsieur le fripier ! monsieur le fripier !

CLITANDRE. Monsieur !

ORGON. Vous êtes bien longtemps à passer un domino !

CLITANDRE. Voilà qui est fait. Mademoiselle est-elle mise à votre gré ?

ORGON. Fort bien.

CLITANDRE. Choisissez parmi ces masques.

CRISPIN. Je prends celui-ci.

ORGON, à Julie. Voilà le vôtre. (A Clitandre.) Combien vous faut-il, monsieur le fripier ?

CLITANDRE. Vous vous moquez, monsieur ; vous payerez le tout à la première occasion.

ORGON. Laissez-nous donc, on frappe ; le monde s'assemble, je cours le recevoir. (A Julie.) Songez à ce que je vous ai dit ; toujours auprès de moi, et pas un mot. (Il sort.)

SCÈNE XVI.

JULIE, CRISPIN.

CRISPIN. Eh bien ! mademoiselle, votre cher Clitandre vient sans doute de vous mettre au fait ? Nos projets sont-ils de votre goût ?

JULIE. Beaucoup, mais...

CRISPIN. Il n'est pas question de mais... ; nous agissons, vous le savez, par ordre de madame votre tante : votre tuteur doit demain vous conduire au couvent.

JULIE. Ceci me détermine.

CRISPIN. Prévenons-le. Suivons notre dessein ; on vient : je vais vous le détailler à l'écart.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LES GENS DU BAL, ORGON.

(Crispin et Julie paraissent après avoir fait un troc de leurs dominos et de leurs masques, de façon que Crispin passe pour Julie, et Julie passe pour Crispin. Orgon prend Julie pour danser, la croyant la vieille marquise.)

ORGON, à Julie. Allons, madame, un menuet à nous deux. (Ils dansent. On frappe.) Qui diantre frappe ainsi ?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CLITANDRE, en capitaine de hussards, avec de larges moustaches.

CLITANDRE, entrant brusquement. Halte-là ! messieurs, que personne ne bronche ; je cherche ici... (A Julie.) Ah ! c'est vous-même ; je vous reconnais à ce domino ; le fripier m'a instruit de tout. Ventrebleu ! ma tante, j'apprends de belles nouvelles ! vous voulez prendre un mari pour me déshériter ! Oh ! parbleu ! j'y mettrai bon ordre. Vous avez eu soin de ma conduite ; c'est à moi maintenant à veiller sur la vôtre.

ORGON, à Julie. Vous endurez cela, madame ? parlez-lui donc !

JULIE, tousse en imitant Crispin. Hou ! hou ! hou !

CLITANDRE.

Quel est le fat
Qui la courtise,
Et le pied-plat
Qui l'autorise
Dans sa sottise ?
Qu'on me le dise !

ORGON.

Point de courroux.

CLITANDRE.

N'est-ce point vous ?
Qu'on me le dise !

ORGON.

Ce n'est point moi...
Parlez.

CLITANDRE.

Hein, quoi !

ORGON.

Ce n'est pas moi.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi ?
D'un coup de sabre,
Flin, flan, flan,
Je le délabre,
Dans un instant.
Je le délabre.

ORGON.

Ce n'est pas moi.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi ?
Qu'on me le dise
Qui la courtise,
Qui l'autorise
Dans sa sottise ?
Je fais voler avec ce fer
Sa tête en l'air
Comme un éclair :
Je fais rouler sa tête en bas.
D'un tour de bras,
A deux cents pas ;
Voler, rouler sa tête en bas,
A deux cents pas.

ORGON. Ah ! quel homme !

CLITANDRE, à Julie

AIR : A l'envers.

Allons, madame, dépêchez,
Marchez, marchez.
(Se retournant vers l'assemblée.)
Parmi vous si quelqu'un souffle,
D'un revers,
Je vous jette le maroufle
A l'envers.

(Il emmène Julie, qui fait un signe d'adieu à Orgon.)

SCÈNE XIX.

ORGON, CRISPIN, LES MASQUES.

ORGON. Mon mariage est rompu ; mais ce qui me console, c'est que ce brillant est d'un très-bon effet, et nous verrons ce que l'on pourra faire du dédit. (A Crispin qui veut sortir.) Où allez-vous, Julie ?

CRISPIN, se démasquant. Suivre mon maître, qui conduit Julie chez sa tante Dorimène.

ORGON. Ciel ! que vois-je ? je suis assassiné ! tu es du complot, maudite vieille !

CRISPIN. Vous me faites tort, monsieur ; je ne mérite pas plus cette qualité que celle de maître à danser et de musicien ; je suis le valet de Clitandre.

ORGON. Ah ! traître ! tu me répondras de tout.

(Orgon veut courir après Crispin ; les masques l'arrêtent en dansant autour de lui ; ce qui forme une contredanse, à la fin de laquelle il s'échappe, et les masques le suivent.)

VAUDEVILLE.

D'une certaine façon
Il faut agir en tendresse :
Un peu d'art, un peu d'adresse
Triomphe de la raison ;
Lancez certain regard tendre
D'une certaine façon ;
Affectez certain jargon,
Et la belle va se rendre.
Le tout consiste à s'y prendre
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Un certain désir s'exprime :
Fille dont le cœur s'imprime
Des traits d'un beau garçon,
Baissez les yeux d'un air tendre,
D'une certaine façon ;
Parlez-lui d'un certain ton ;
Vous savez vous faire entendre,
Quand vous voulez vous y prendre
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Avec sa femme il faut vivre ;
Aux soupçons, fou qui se livre :
L'enfer est dans la maison.
Si l'épouse est trop volage
D'une certaine façon,
Le courroux est de saison :
Mais ne faites point tapage,
Pour le peu qu'elle soit sage
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Aux joueuses sans ressource
Un traitant offre sa bourse,
Sans billet ni caution :
A l'accepter on hésite

D'une certaine façon
On se fait une raison ;
De cet argent on profite,
Et le temps vient qu'on s'acquitte
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
Dorine reçoit grand monde ;
Chez elle chacun abonde ;
Cela fonde la maison ;
Elle arrive de Bretagne
D'une certaine façon.
Peut-on en médire ? .. Non :
La foule qui l'accompagne
Sont des cousins de campagne
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
On soumet fille novice :
Et dans son cœur sans malice
L'amour glisse son poison.
Un plumet amoureux d'elle
D'une certaine façon,
Sous un masque de raison,
Fait si bien l'amant fidèle,
Qu'il épouse enfin la belle
D'une certaine façon.

D'une certaine façon
On parvient à la fortune ;
Vous qui voulez en faire une,
Retenez cette leçon :
D'une femme on se renomme
D'une certaine façon ;
Elle vous donne un patron :
Soyez actif, économiste :
Il suffit d'être honnête homme
D'une certaine façon.

FIN.



AVIS.

Nos Lecteurs voudront bien considérer le présent numéro, UNIQUEMENT, comme un SPÉCIMEN TYPOGRAPHIQUE, et un exposé du PLAN MATÉRIEL de notre entreprise pour l'avenir.

Fidèles à notre programme, nous commencerons notre collection par la publication d'une PIÈCE ACTUELLE, enrichie d'une gracieuse vignette sur bois.

HISTOIRE D'UN OURS.

N'allez pas croire, lecteurs, qu'il s'agisse ici d'un de ces mam-mifères carnassiers que les Suisses ont en si grande vénération, non, le genre d'Ours dont nous voulons parler est un produit tout français, tout parisien, bien connu des auteurs dramatiques, des vaudevillistes et des directeurs de théâtre. On donne ce nom dérisoire à ces productions littéraires condamnées au repos éternel, à ces grands drames conçus à vingt ans, qui, sortis à grand-peine du cerveau de leur auteur, restent toujours purs et tranquilles au fond d'un tiroir, drapés dans leur grandeur, dans leur majesté philosophique et dans un peu de poussière. Ah! s'ils eussent vu le jour, si deux ou trois artistes de talent avaient voulu les interpréter, si enfin un directeur avait consenti à risquer quelques billets de mille francs, c'en était fait! L'art dramatique entraînait dans une autre voie, et laissait loin derrière lui les routines et les ficelles de la mise en scène, si fêtées de nos jours; mais — ajoute l'auteur de l'air d'un homme qui prend son siècle en pitié — que voulez-vous faire aujourd'hui? Le goût s'en va! le goût est mort!!

Quel est le jeune homme, un peu versé dans les arts, qui n'ait pas une fois au moins dans sa vie, conçu une de ces grandes œuvres, où la critique se lie au dramatique le plus saisissant? Qu'est-ce qui n'a pas, dans un coin de sa chambre, un vieux-manuscrit maculé par le temps et par les doigts de ses amis? Quel est celui qui, à dix-huit ans, n'a pas fait une pièce pour le Frédérick Lemaître de son époque? Qui est-ce qui n'a pas fait une tragédie ou un drame, une comédie ou un vaudeville, un opéra ou une pantomime, une nouvelle ou un roman en huit volumes? Le nombre des Ours est si grand, qu'aucune statistique n'en pourrait rendre compte!

Lorsqu'un jeune homme veut faire quelque chose, c'est d'abord une œuvre gigantesque. Tant que cela n'existe que dans sa tête, c'est grand, beau, magnifique; cela doit, à son apparition, bouleverser le monde littéraire. C'est si beau, pour celui qui crée, que rien ne peut résister à l'attrait de sa pièce. Il voit, — tant son imagination est féconde! — les directeurs se l'arracher, les acteurs le supplier de leur donner un rôle, et le public hurler d'enthousiasme.

L'Ours, arrivé là, en est à son plus haut période ascensionnel. Il peut rester quelque temps dans cette position. — Bien heureux ceux qui y meurent! — Puis commence la file des désillusions.

D'abord, il faut écrire ce drame, et l'auteur, indépendamment de la longueur du travail, trouve que son œuvre est moins bien sur le papier que dans sa tête. Mais pour se rendre compte de l'effet, lorsqu'une partie est écrite, il convoque quelques amis pour écouter une lecture. Les amis trouvent tout parfait; seulement, comme les deux ou trois conseils qu'ils ont osé donner ont occasionné une discussion vive et animée, ils ne reviennent pas à la seconde lecture.

L'auteur, sûr de son triomphe, a bientôt fait justice de leur intelligence; aussi arrive-t-il, que lorsque le drame est fini, qu'il a été revu, corrigé et considérablement... diminué, il ne reste plus qu'un seul ami, un vrai, — un de ces amis comme on n'en a jamais qu'un! — qui partage les idées du philosophe et qui ait confiance en la pièce.

Mais ce Pylade si cher a battu des mains, le frisson de l'enthousiasme l'a gagné, et la pièce a été jugée par lui digne des destinées espérées.

La plupart du temps, c'est là que s'arrêtent les Ours; mais il

en est de plus féroces, de plus têtus, qui attaquent les grands moyens.

Où présentera-t-on cette pièce? A l'Odéon! Qui est-ce qui va à l'Odéon? Voyons aux Français! Mais — de tout temps — ce théâtre a été mal dirigé. Ce n'est pas là que la jeune littérature doit frapper; allons aux vrais théâtres du drame: à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu ou à la Gaîté.

C'est ici que commencent les grandes tribulations et les grandes déceptions. Cette pièce si belle, si bien arrangée, qui promet tant enfin, les directeurs n'ont pas le temps de la lire. L'auteur tombe alors des nues. Cette chose si importante pour lui, dans laquelle il a mis sa vie, ses espérances d'avenir, cette pièce dont il parle à tout le monde, on n'a pas le temps de la lire!! On n'a pas le temps!!

Ainsi ce travail d'un an, cette préoccupation constante n'ont abouti qu'à faire dire à un Monsieur, de l'air le plus tranquille du monde, comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire: je n'ai pas le temps de la lire!!

Mais c'est bien pis, bien pis encore; quand l'Ours revient à son auteur avec un billet dans lequel on lui dit que l'idée n'est pas mauvaise, qu'on est bien loin de la repousser, mais que pour être jouée, il faudrait la remanier de fond en comble!!

C'est alors que la pièce devient véritablement un Ours. Car l'auteur découragé, la met dans son secrétaire en se promettant d'y travailler... plus tard, beaucoup plus tard. Si tard, que ce chef-d'œuvre dédaigné reste inconnu à la postérité. Et par la faute de qui?... Peut-être d'un ignorant!

Mais les auteurs se vengent. Les uns en faisant d'autres pièces plus mauvaises, qu'on joue; les autres en disant d'un ton pénétré:

— Il n'y a plus rien à faire aujourd'hui; le goût s'en va! le goût est mort!!

Ce que c'est que le monde! Nous passons notre vie à nous moquer de ceux qui se moquent de nous. Peut-être que pour cet article, s'il n'est pas goûté, me surprendrai-je à dire du même ton que celui de ceux dont je riaais tout à l'heure: — Le goût s'en va! le goût est mort!!

PAUL RIBEY.

ÉCHOS.

A l'occasion de la mort du regrettable M. Mourier, directeur du théâtre des Folies-Dramatiques, sa veuve (née Dumersan), habituée d'instinct naturel aux bonnes œuvres, et continuant dignement en cela la douce et généreuse mission que lui léguait le défunt, a fait immédiatement remise entière à tous les artistes du théâtre, des dettes qu'ils pouvaient avoir à différents titres contractées envers la direction. — Le chiffre total s'élevait à plusieurs milliers de francs.

Parmi les nombreux concurrents à la direction des Folies-Dramatiques, laissée vacante par la mort inattendue de M. Mourier, le privilège est échu à M. Harel, fils de l'ancien et habile directeur de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin. — M. Harel a, dit-on, l'habileté; nous lui souhaitons la réussite de son prédécesseur. — J. D.

FOYERS ET COULISSES.

Mlle D*** dont la réputation de bêtise a dépassé les mers, aperçut à Pune des dernières représentations de *Dalila*, sa camarade Mlle P*** qui malgré le nombre de ses adorateurs avait encore une place libre dans sa loge. Elle s'en fut demander cette place à son amie.

Soit que l'ouvreuse fût occupée ailleurs, il ne se trouva personne pour lui ouvrir la loge. Elle frappa à la porte en disant :

— C'est moi, ma chère, ouvre-moi.

— T'ouvrir ? répliqua P***, me prends-tu pour une écaillère ?

On causait, dernièrement, au foyer d'un théâtre de vaudeville des originalités d'un de nos féconds romanciers.

— Il se fait servir, disait C... B., par un nègre vêtu de satin blanc.

— Vraiment, disait Adèle C...

— Comment, lui répondit Mlle B***, tu ne connais pas l'égre de M. Dumas.

Un de nos amis, désirant avoir le portrait de sa sœur, s'en fut trouver un peintre. C'était, je pense, la chose la plus simple qu'il eût à faire.

Les conditions furent arrêtées, et la première séance eut lieu le lendemain, dans l'atelier de l'artiste.

Mais, soit que celui-ci fût mal disposé, soit toute autre raison, ça ne venait pas ; le peintre effaçait presque toujours le soir ce qu'il avait fait dans la journée ; la tête seule était d'une ressemblance frappante.

La sœur de notre ami était une jeune fille blonde, d'un teint si blanc qu'elle paraissait pâle, ses grands yeux bleus, voilés, avaient une expression mélancolique, que l'artiste avait saisie avec une vérité rare ; de longs cheveux, un peu dérangés, ajoutaient encore à l'ensemble, et tout cela était parfaitement rendu.

Mais pour le reste, le peintre l'avouait lui-même, c'était manqué irrémédiablement.

Accordez-moi quelques jours de repos, dit l'artiste, je le recommencerais.

On dit oui, et cependant le portrait fut abandonné.

A quelque temps de là, notre ami passant devant la vitrine de Deforge, s'approcha. Une grande foule admirait un tableau qui, par son faire, et surtout par son sujet, méritait de grands éloges.

Une mendicante, couverte de haillons, mais belle encore sous ses nippes dégoûtantes, était agenouillée sur une pierre, et tendait avec honte sa petite main à la charité publique. Sa figure était splendide de peines et de douleurs supportées ; et ses yeux, où brillaient des larmes timides, semblaient dire ce mot horrible : — J'ai faim !!!

Notre ami put enfin écarter deux personnes, il regarda.

C'était sa sœur.

Au terme dernier, mon ami — un peintre, — cherchait un atelier dans le quartier des Martyrs. Après mille tentatives rendues vaines par suite de l'augmentation actuelle des loyers, ce brave garçon, — d'un naturel fort pacifique au fond, — était devenu furieux ; il se voyait à la veille ou de charger son budget d'une façon exorbitante, ou de loger en plein air.

Enfin, il aperçoit rue Neuve-Breda un écriteau sur lequel on lisait :

A LOUER, MAGNIFIQUE ATELIER DE PEINTRE AVEC CHAMBRE. S'adresser...

Il s'adresse présentement. Le concierge fait une foule de difficultés et impose une énorme quantité de conditions :

Il ne fallait pas rentrer après minuit, ne pas fumer dans les escaliers, ne pas recevoir de demoiselles... etc., etc.

Mon ami commençait à rager de la belle façon, et se disposait à envoyer le portier aux cinq cents diables ; mais l'atelier pouvait être son affaire et il n'y avait plus que très peu de jours pour se procurer un local ; il promit tout ce qu'on voulut et monta.

Mais quelle fut sa déception : l'atelier ressemblait à l'intérieur d'une bouteille à champagne, et la chambre n'était autre chose qu'une sorte de soupente : une véritable boîte à rhumatismes.

— Et combien ? fit-il.

— Quinze cents francs, Monsieur ; si ça ne vous convient pas, il faut le dire...

— C'est trop fort, pensa mon ami... Tout à coup sa rage se changea en un sourire. Ça me convient parfaitement, dit-il, c'est charmant ; mais je suis pressé de conclure. Donnez-moi l'adresse du propriétaire.

— C'est dans la maison répondit le portier.

— J'y vais.

L'artiste et le propriétaire s'entendirent vite, car le premier consentit à tout.

— Il n'y a plus que les informations, dit-il.

— Ma foi, passons cette formalité, répondit l'autre satisfait de voir ses prétentions si bien acceptées, et si vous le voulez, nous allons terminer séance tenante, le temps de rédiger l'acte de location.

La rédaction ne fut pas longue, ces sortes de morceaux de littérature étant imprimés aux trois quarts.

Le propriétaire signa, et passa la plume.

L'artiste la prit, l'émoucha sur l'ongle de sa main gauche ; il allait commencer la lettre majuscule de son nom, quand, levant la tête, il dit d'un air semi-interrogateur :

— Il est bien entendu que... c'est quinze cents francs... mais on est... on est nourri ?

PAUL RIBEY.

Le Directeur-Gérant : JULES DAGNEAU.

ANNONCES THÉÂTRALES.

15, RUE DROUOT.

EN VENTE :

RUE DROUOT, 15.

BIBLIOTHÈQUE THÉÂTRALE A BON MARCHÉ

LE VIOLONEUX, opérette.....	10 c.
LES QUATRE AGES DU LOUVRE (3 actes).....	20
UNE DEMOISELLE EN LOTERIE, opérette.....	10
MON ONCLE HOUFFARD, vaudeville.....	10
LA MORT DE POMPÉE (3 actes), brochure.....	60
M. GRIFFARD, opéra-comique, brochure.....	75

MUSIQUE.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL DES BOUFFES-PARIISIENS

PARTITIONS ET MORCEAUX DÉTACHÉS.

BERTIN, ÉDITEUR, MARCHÉ DE MUSIQUE, COMMISSIONNAIRE,
65, PASSAGE CHOISEUL, 65.

PARIS.